

lecture du *Cheval d'Espagne*, ajoute que Florian composait des contes en vers qui ajouteraient à sa réputation. Il exprime alors tout l'effet qu'avaient produit ces beaux vers dans le salon du duc de Penthièvre. Il en détaille tous les incidents avec tant de vérité, il dépeint si bien le site, l'action, les personnages, que Quéverdo voit la scène, en est ému lui-même, et pressant Ernest dans ses bras, il s'écrie :

— Eh bien ! si vous voulez me seconder, je puis conserver mon *Guillaume Miris* et m'acquitter envers M. de Florian d'une manière digne du service qu'il m'a rendu, et de la reconnaissance que je lui dois. Je ne puis m'expliquer davantage, mais veuillez vous trouver ici dans huit jours, et je vous confierai le reste de mon secret.

En achevant ces mots, il sort, emportant son tableau et comme frappé d'une idée qui déjà répandait sur sa figure l'expression de la joie et de l'honneur satisfait.

Ernest, toujours accompagné de la belle espagnole, ne manqua pas de se trouver à l'entrevue. On verra plus loin quels en furent les résultats.

Florian, après avoir montré dans *Le Cheval d'Espagne* qu'il ne faut pas courir bien loin après le bonheur, et que

C'est près de nous, dans notre propre cœur,  
Que le plaça la nature prudente ;

après avoir retracé, dans *Le Lapin et la Sarcelle*, les douceurs de l'amitié ; après avoir montré, dans *Le Laboureur de Castille*, comment

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort ;

Florian, disons-nous, se prenait souvent à relire ces chefs-d'œuvre, encore manuscrits, pour lesquels il éprouvait une singulière prédilection. Quoi de plus touchant, en effet, que *Le Lapin et la Sarcelle* ?

Unis, dès leurs jeunes ans,  
D'une amitié fraternelle,  
Un lapin, une sarcelle,  
Vivaient heureux et contents.  
Le terrier du lapin était sur la lisière  
D'un parc bordé d'une rivière.  
Soir et matin, nos bons amis,  
Profitant de ce voisinage,  
Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,  
L'un chez l'autre étaient réunis.  
Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,  
Ils n'en trouvaient point de si belles  
Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.  
Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours :  
Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance.  
Ce qui manquait à l'un, l'autre le regrettait ;  
Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;  
Si d'un bien, au contraire, il goûtait l'espérance,  
Tous deux en jouissaient d'avance.  
Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !  
Le lapin, pour dîner, venant chez la sarcelle,  
Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;  
Personne ne répond à ses cris douloureux.  
Le lapin, de frayeur l'âme toute saisie,  
Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,  
S'incline par dessus les flots,  
Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.  
Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,  
Ma sœur, ma campagne chérie,  
Ne prolonge pas mon effroi ;  
Encor quelques moments, c'en est fait de ma vie :  
J'aime mieux expirer que de trembler pour toi...

Disant ces mots, il court, il pleure,  
Et, s'avancant le long de l'eau,  
Arrive enfin près du château  
Où le seigneur du lieu demeure.  
Là, notre désolé lapin  
Se trouve au milieu d'un parterre,  
Et voit une grande volière  
Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.

L'amitié donne du courage :  
Notre ami sans rien craindre, approche du grillage,  
Regarde et reconnaît... ô tendresse ! ô bonheur !  
La sarcelle ! aussitôt il pousse un cri de joie,  
Et sans perdre de temps à consoler sa sœur,  
De ses quatre pieds il s'emploie  
À creuser un secret chemin

Pour joindre son amie, et, par ce souterrain,  
Le lapin tout à coup entre dans la volière,  
Comme un mineur qui prend une place de guerre.  
Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant,  
Lui, court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant  
Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,  
Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir  
De plaisir.

Quel moment pour tous deux ! quo ne sais-je le peindre  
Comme je saurais le sentir !

Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;  
Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin,  
En voyant le dégât commis dans sa volière,  
Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :  
Mes fusils, mes furets, criaient-il en colère.

Aussitôt fusils et furets  
Sont tous prêts.  
Les gardes, les chiens vont dans les jeunes taillis,  
Fouillant les terriers, les broussailles ;  
Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas ;  
Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :  
Dans le funeste jour de Cannes  
On mit moins de Romains à bas.

La nuit vient, tant de sang n'a point éteint la rage  
Du seigneur, qui remet au lendemain matin  
La fin de l'horrible carnage.

Pendant ce temps, notre lapin,  
Tapis sous des roseaux auprès de la sarcelle,  
Attendait en tremblant la mort,  
Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord  
Pour ne pas mourir devant elle.

— Je ne te quitte point, lui répondit l'oiseau,  
Nous séparer serait la mort la plus cruelle,  
Ah ! si tu pouvais passer l'eau !...

Pourquoi pas ? Attends-moi... — La sarcelle le quitte,  
Et revient traînant un vieux nid

Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite  
De feuilles, de roseaux, les presse, les unit  
Des pieds, du bec ; en forme un batelet capable  
De supporter un lourd fardeau ;  
Puis elle attache à ce vaisseau

Un brin de jone qui servira de cable.  
Cela fait, et le bâtiment

Mis à l'eau, le lapin entre tout doucement  
Dans le léger esquif, s'assied sur son derrière,  
Tandis que devant lui la sarcelle nageant,  
Tire le brin de jone et s'en va dirigeant  
Cette nef à son cœur si chère.

On aborde, on débarque, et jugez du plaisir !  
Non loin du port on va choisir

Un asile où, coulant des jours dignes d'envie,  
Nos bons amis, libres, heureux,  
Aimèrent d'autant plus la vie,  
Qu'ils se la devaient tous les deux.

Florian, qui aimait l'Espagne, empruntait à ce pays la plupart des sujets de ses ouvrages. Il aimait à parcourir, avec ses héros, le beau pays de Grenade. On ne lira pas sans intérêt cette description d'un